

Marielle MACÉ, *styles. Critique de nos formes de vie*

Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2016, 368 pages

Hélène Crombet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11681>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11681](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11681)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 432-434

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hélène Crombet, « Marielle MACÉ, *styles. Critique de nos formes de vie* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11681> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11681>

L'ouvrage donne une vue d'ensemble sur les approches des études postcoloniales, ses penseurs actuels et historiques, continentaux et diasporiques. Il permet un retour sur ses textes canoniques, ses principaux auteurs, ses thématiques et ses objectifs. Il se lit aussi comme un appel à l'avènement des études postcoloniales en France et partout dans le monde. Il met en perspective l'Afrique dans ses rapports avec elle-même et avec le reste du globe. Si le ton est critique et les réalités décrites souvent tragiques, les textes sont plein d'optimisme pour le continent, car penser l'Afrique, c'est préparer l'avènement de « l'heure de l'Afrique ». Achille Mbembé en est certain : « Le temps de l'Afrique viendra. Ce ne sera peut-être pas de notre vivant. Mais il viendra » (p. 30).

Nicanor Tatchim

Cédelec, université Paris-Est Créteil Val-de-Marne
nicanor.tatchim@gmail.com

Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*
Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2016, 368 pages

Styles. Critique de nos formes de vie est un essai ambitieux au style dense et complexe grâce auquel Marielle Macé expose une « stylistique de l'existence » qui mêle l'érudition à la poésie, offrant de nombreuses pistes de réflexion. L'ouvrage se compose de cinq chapitres qui s'attachent à saisir des « formes de vie » dévoilant des « manières d'être » de l'humain, entendu dans sa pluralité pasolinienne telle une « bête de styles, puisqu'il s'agit de viser des gestes, des espoirs, des configurations, des liens, des valeurs presque toujours conflictuels, et surtout de concevoir les sujets eux-mêmes (individuels mais aussi collectifs) comme les arènes de ces conflits » (p. 20).

Après *Façons de lire, manières d'être* (Paris, Gallimard, 2011) dont la démarche était plutôt sartrienne, l'auteure propose une réflexion interdisciplinaire sur la question du « comment » comme « terrain d'un débat, d'une pluralisation combative des significations du vivre » (p. 123) : Marielle Macé fait ainsi dialoguer des approches variées en mobilisant une multiplicité d'auteurs tels Georges Canguilhem, Michel Foucault, Gilbert Simondon, Giorgio Agamben, Paul Valéry ou Marcel Mauss dont l'analyse des « techniques du corps » (1934) a cherché à saisir les enjeux liés à la « force de transmission des gestes, des modes d'être ou des façons de faire » dans leur prolifération (p. 73).

Mais qu'est-ce que le « style » ? Marielle Macé procède à une analyse de divers paradigmes ancrés dans une logique d'historicité afin de renouveler notre regard

sur cette notion séculaire qui, tel le « dispositif », a perdu de sa substance complexe à la (dé)mesure de son enracinement conventionnel. Préconisant un « long adieu au dandysme » (p. 218), l'auteure prône le dépassement de cette vision baudelairienne du monde marquée par une forme de hiérarchisation sociale qui réside dans « la production de signes distinctifs : avoir un style, c'est communiquer à autrui des marques de distinction, prendre place dans un système d'écart, classer les autres en se classant soi-même, décliner [...] des appartenances et des refus par ses goûts et ses dégoûts » (p. 153). Aussi le « style de vie » en est-il venu à qualifier « non pas le "comment", mais le "comment" en tant qu'il est un plan de fixation redoutable des inégalités » (p. 152). À travers ce système reposant sur une logique de classification a ainsi émergé une injonction à la « distinction » fondée sur le prestige de l'apparence, qui exacerbe l'individu dans le « pur paradoxe d'une autonomie réclamée collectivement de chacun » (p. 126) et qui se caractérise par une hantise du dépassement des frontières : « Obsession des seuils, phobie du contact [...], et donc aussi requête de tact » (p. 133). Le *malaise dans la civilisation* trouverait sa source dans un phénomène d'« intensification de la stimulation nerveuse » (Georg Simmel), suscitant « l'accroissement d'un certain type de sensibilité : une intolérance nouvelle à la proximité et à l'amuissement des distances » (p. 137). Un tel système où « le style consiste avant tout [...] en un prix accordé à l'écart » (p. 41), à travers une distinction gravée dans le marbre universitaire par Pierre Bourdieu, attise l'individualisme : elle réduit la société à une « topologie, un jeu de positions où s'échangent des signes statutaires » (p. 166) qui tend à décomplexifier le rapport entre visibilité et invisibilité des « postures » (p. 190). Aboutissant à une « pensée de l'appartenance et de la séparation, de la localisation et de ses signaux » (p. 135), cette théorie distinctive confine à la réduction de la forme de vie à une seule logique d'oppression tendant vers une « inguérissable violence symbolique » (p. 120). En outre, ce paradigme croise une logique de marchandisation des styles, telles des marques de fabrique aux accents consuméristes. L'expression « *lifestyle* » (p. 47) ou le slogan publicitaire « BHV Marais : le style comme style de vie » (p. 162) témoignent de cette tournure hyper-libérale renforcée dans les années 1950, qui entre dans une logique commerciale (p. 47) : « Être, être plus, paraître parce que l'on est paré » (p. 139). Dans cette injonction à la propriété, le style serait ainsi acquis, acheté, *telle une possession*.

Pourtant, cette acception quantitative et matérialiste ne saurait être convoquée pour concevoir le « style » qui « repose aussi sur un commerce moins univoque,

moins voyant, plus énigmatique, plus indocile avec les formes » (p. 195). À la manière de Michel de Certeau, « on peut infléchir les lois de sa classe, de sa place, de son travail dans les façons que l'on a de les investir, et explorer dans ces façons les coordonnées nouvelles d'un rapport à soi et aux autres » (p. 87). Dans cette perspective, « l'apparaître n'y est pas la marque d'une place, c'est le plan mouvementé d'un travail » (p. 171). Il s'agit ainsi de dépasser la logique de l'individualisme vers une ontologie de l'« individuation », à travers un paradigme daté de la seconde partie du ^{xx}e siècle où la force de l'imagination, gage de réinvention de soi-même, apparaît prééminente : « Un style n'est pas un tableau placé sous nos yeux, c'est une piste qui insiste dans le vivant. L'identifier et le comprendre, c'est devoir emprunter cette piste en pensée, en éprouver l'orientation, le soutenir en soi-même comme un possible ou un impossible » (p. 103). Les styles permettent une « éthique » dont l'étymologie recouvre essentiellement l'« idée d'habitude », dans une tension complexe entre continuité et discontinuité de l'existence. Pratiquer des styles, c'est *prendre l'habitude de rompre avec nos habitudes pour en acquérir de nouvelles* : « L'homme est ce vivant qui naît de l'exercice, du travail sur des dispositions et des régimes d'être » (p. 83). Un tel travail, qui repose sur une incertitude permanente, occasionne la possibilité d'une exploration de soi-même : « L'individuation n'est pas un donné mais une tâche, une pratique exigeante des singularités, tout ensemble requérantes et déphasantes » (p. 258). Il s'agit ainsi de concevoir ce travail en termes de décentrement, à travers une réinvention in(dé)finie de soi-même marquée par une « idiorythmie » barthésienne comme « maintien d'un rythme individuel dans une composition avec le dehors » (p. 260). Cette pratique constitue la potentialité d'un voyage intérieur qui permet de se transformer perpétuellement, telle une « occasion d'éprouver aussi sa "propre" manière d'être comme une orientation dans la vie, une orientation particulière de la vie » (p. 105). Le style apparaît ainsi comme un *milieu* transcendant qu'on traverse et par lequel on se laisse traverser (p. 173).

À travers cette ontologie des « styles » comme possibilités d'individuation émerge un paradoxe entre attention perceptive et porosité comme synonyme de lâcher-prise susceptible d'accueillir l'altérité, dans une « grammaire de l'activité mais aussi de la passivité, du rapport à soi » (p. 254). L'individuation réclame une forme de vigilance *engagée* vers l'ordinaire du quotidien : « Le style [...] suppose que l'on s'intéresse à des qualités sensibles, apparentes, perceptibles : au "comment" » (p. 21). Le « sujet qui veille aux

différences » (p. 270) se veut soucieux de la fugacité de leur surgissement, tout aussi foudroyant que répété : c'est une « expérience de reconnaissance, d'identification et de répétitions de formes revenantes, c'est-à-dire de styles » (p. 76). Le « style » suggère ainsi un investissement du sujet, tout en même temps qu'il l'enjoint à l'affection et à l'effraction de la surprise : « C'est savoir s'étonner devant d'autres manières d'être homme, s'étonner de gestes dont notre corps serait, a été capable, mais dont il a en quelque sorte évincé la souplesse ou les promesses » (p. 78). Il s'agit de laisser vacante une place telle une ouverture perméable à l'extériorité, à la condition d'un dérochement de soi-même : le style requiert « une hospitalité psychique, la construction d'une demeure de pensée, et une vraie force imaginative » (p. 271).

Cette réceptivité accessible à d'autres manières d'être s'accompagne nécessairement d'une perte de repères : « Chacun est tiraillé entre plusieurs rythmes, désorienté par le dehors ou par la multiplicité de ses pistes intérieures, et la vie est la réponse incessante apportée à ces discordances ; c'est une structuration de l'être malgré elles mais aussi avec elles – l'invention d'une danse, d'une lutte, qui a besoin d'appuis » (p. 266). Les styles ne s'acquièrent pas mais constituent des « logis instables » (p. 172) dont il s'agit de se laisser habiter pour un temps : « Style est la vie impropre des singularités » (p. 24). L'expérience des styles, « c'est l'individuel (le "tel") qui s'ouvre au partage, au commun, et donc aussi à l'expropriation ; la forme, réitérée et durable, y devient *modus* – genre d'être qui peut se transposer d'occurrence en occurrence, d'objet en objet, impropre infiniment appropriable et jamais tout à fait approprié » (p. 23). Marielle Macé souligne ainsi d'une stylistique de l'existence le caractère intrinsèquement conflictuel : « *Polémos* interne, guerre du vivre, guerre au-dedans et guerre au-dehors, qui est la vie même » (p. 273).

« Dire les formes de vie, et les critiquer ; décrire avec justesse ces formes, et avec justesse la vie qui souffre ou la vie qui vaudrait la peine » (p. 299). L'incertitude liée à l'expérience des styles peut se doubler d'une douleur voire d'une colère inhérente à la perception de ce qui se perd et de ce qui apparaît : l'individuation requiert un effort comme condition d'une exploration du soi « en permanence réengagé, dans le sentiment d'un pluriel réel, difficile, qui ne saurait laisser indemne » (p. 279). Marielle Macé pointe cette sensibilité douloureuse chez les poètes, détenteurs du « savoir de ces seuils qui séparent le dedans du dehors, et surtout [de] l'appétit de leur franchissement » (p. 267), ou dans le documentaire comme témoignage

de « la vie qui "se débat", dans sa multitude, dans le déploiement conscient de cette multitude » (p. 311). Cette conscience peut aussi s'accompagner de colère contre l'indifférence de celui qui, *in-souciant*, ne saurait se laisser émouvoir : « L'agresseur ici ? L'inattentif, celui à qui "ça ne fait rien" » (p. 301). Exemplaire apparaît dans cette perspective l'art de Pier Paolo Pasolini, qui réside dans le fait d'être « attentif, et de rendre les autres constamment attentifs, aux formes comme à des forces, des forces d'orientation du vivre qu'il faut savoir protéger, relancer, mais aussi dénoncer, une à une » (p. 18). Il s'agit ainsi, dans une « *écologie* des modes d'être » marqués par leur « vulnérabilité » (p. 61), de se rendre sensible à des « ressources d'altérité et de joie, ou au contraire des forces d'annulation et de destruction de ces ressources qu'il y a forcément dans les gestes, dans le rapport à la langue, aux corps, aux pratiques, aux façons de faire » (pp. 18-19). Néanmoins cette colère ne saurait être conçue dans une dimension postmoderne, commiserative : « Le vivant est relance stylistique, rénovation gestuelle, engagement permanent dans des allures et des usages » (p. 309).

Styles constitue ainsi un essai éminemment contemporain qui trace une ontologie résidant dans une forme de pluralité et de puissance de l'être, renouvelé et se renouvelant sans cesse : « L'enjeu, en définitive, est ici de revivre. *Revivre*, ébranlé au moins un temps par d'autres manières d'être homme » (p. 205). « Refus de fléchir, acharnement à penser, appétit d'imaginer » (p. 310) : autant de facettes qui composent cette perpétuelle expérience d'individuation. Précisément, c'est à cette expérience que nous invite Marielle Macé en adoptant « une pensée patiente et prête à se laisser surprendre, une attention réelle au pluriel des formes prises par l'existence, et une conscience vive des véritables conflits qu'ouvre le seul fait de ce à quoi l'on décide, au ras du sensible, de se rendre attentif » (p. 14).

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@gmail.com

Frédéric SALLÉE, *Sur les chemins de terre brune. Voyages dans l'Allemagne nazie, 1933-1939*
Paris, Fayard, 2017, 512 pages

Longtemps cantonné au domaine littéraire, le récit de voyages s'avère un formidable outil d'analyse dans l'étude des confrontations politiques au *xx^e* siècle. Les voyages en URSS durant l'entre-deux-guerres bénéficient déjà d'une historiographie conséquente

et renouvelée tandis que Charles Burdett (*Journeys through Fascism. Italian Writing between the Wars*, New York, Berghahn Books, 2007) et Christophe Poupaud (*À l'Ombre des faisceaux. Les voyages français dans l'Italie des Chemises noires (1922-1943)*, Rome, École française de Rome, 2014) ont apporté récemment un éclairage neuf sur les voyages en Italie fasciste. Paradoxalement le cas de l'Allemagne hitlérienne restait délaissé. Frédéric Sallée comble ce vide historiographique grâce à une étude ambitieuse et particulièrement stimulante.

Issu d'une thèse soutenue à l'université Grenoble Alpes sous la direction de Bernard Bruneteau, *Sur les chemins de terre brune* s'attache à replacer les voyages dans l'Allemagne nazie entre 1933 et 1939 au cœur de problématiques multiples. Frédéric Sallée interroge dans une première partie la légitimité des témoignages en mettant en perspective les stratégies et les intérêts de leurs auteurs. L'ouvrage se poursuit avec l'étude des différentes temporalités du voyage : à la préparation correspond la « fabrique d'un imaginaire » ; la découverte s'étale entre « pèlerinage » et « modélisation » du régime ; le retour est ensuite le temps de la diffusion et de la réception du récit. Dans une troisième et dernière partie, l'auteur observe « l'amplitude du voyage » autour de trois axes : la formation de l'image de la « nouvelle Allemagne », la mesure de l'antisémitisme et « le magnétisme nazi » à même d'attirer ou de repousser.

Frédéric Sallée se propose d'établir une « véritable économie politique du voyage dans l'Allemagne nazie d'avant-guerre » (p. 17). La définition du corpus aboutit au recensement de 1 164 voyageurs, dont la moitié de Français, et 52 nationalités représentées. La production littéraire est substantielle, outre les articles de presse, 88 ouvrages parus en France sont directement inspirés du voyage en Allemagne. En constituant un très large corpus, l'auteur prend la mesure d'un tourisme « ordinaire » (p. 10) en Allemagne et dépasse le cadre d'une histoire intellectuelle qui se limiterait à l'étude des grandes figures.

Profitant d'une excellente connaissance des sources, Frédéric Sallée apporte des éclairages précieux sur les perceptions du national-socialisme. Ces premiers enseignements peuvent intéresser le plus grand nombre et notamment les étudiants. La galaxie d'auteurs cités invite le lecteur à plonger lui-même dans les sources et à découvrir plus en détail les représentations de l'époque dans toute leur épaisseur. Ainsi le chapitre qui traite de l'ouverture du système concentrationnaire montre-t-il la variété